Zeitschrift: Museum Helveticum : schweizerische Zeitschrift für klassische Altertumswissenschaft = Revue suisse pour l'étude de l'antiquité classique = Rivista svizzera di filologia classica

Herausgeber: Schweizerische Vereinigung für Altertumswissenschaft

Band: 27 (1970)

Heft: 4

Artikel: L'expression de la divinité dans les Panégyriques Latins

Autor: Béranger, Jean

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-22362

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 02.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

L'expression de la divinité dans les Panégyriques Latins

Par Jean Béranger, Lausanne

Le dédicataire de ces Hommages, Harald Fuchs, a consacré sa vie à la recherche de la vérité dans une œuvre d'une densité et d'une profondeur inégalées et inégalables, et dont la solidité défiera le Temps. Cernant la difficulté, la pourchassant dans le moindre recoin[1], sa méthode s'est montrée particulièrement féconde et exemplaire avec son article du Museum Helveticum 4 (1947) 147–198, «Rückschau und Ausblick im Arbeitsbereich der lateinischen Philologie», au lendemain de la dernière guerre mondiale, quand la nécessité d'un état des questions et d'un bilan des connaissances était plus criante que jamais. Le professeur et le savant bâlois aborde l'exégèse des textes par l'étude des notions, rigoureusement saisies dans l'expression dont il importe d'établir la portée et la virtualité, afin de déceler le sens intime, les mouvements de l'âme et du cœur.

A la leçon d'un Maître, on tente ici, dans un cadre volontairement restreint, d'atteindre le but le plus fuyant, le plus passionnant aussi, la pensée religieuse dans sa manifestation sur un des points les plus controversés de l'histoire de l'Antiquité, la relation entre divinité et homme chez l'empereur romain.

Le champ d'investigation offre l'avantage de limites définies et d'un étalement sur trois moments: paganisme intact, paganisme déclinant sous la poussée du christianisme, transition, christianisme triomphant, action et réaction. Le Panégyrique de Trajan (an. 100) représente l'orthodoxie du culte officiel, raisonné, qu'admettent, que justifient les intellectuels, accessible au vulgaire; ceux de Maximien (289 et 291), de Constance Chlore (297), le Discours d'Eumène (298), le Panégyrique de Maximien et de Constantin (307) représentent le paganisme issu de la Tétrarchie, réforme de Dioclétien; les Panégyriques de Constantin (VII–X Galletier), de 310 à 321, accompagnent l'évolution religieuse du prince, extérieurement païen (?), intérieurement chrétien (?); ils sollicitent un intérêt constamment éveillé. Le Discours de remerciement à Julien par Claude Mamertin (1er janvier 362) concerne l'Apostat; le Panégyrique de Théodose (389) clôt le recueil: il appartient au christianisme non plus toléré, mais imposé.

A première vue, autant d'attitudes, autant d'adaptations. L'écart et l'effort de rapprochement semblent susciter l'attention, faciliter l'observation en permettant au regard de s'insinuer dans l'interstice et de sonder les profondeurs. Hélas! une uniformité de surface recouvre la diversité de la matière; et pis encore! En effet, l'indigence du langage et une certaine paresse intellectuelle contraignent à appli-

---

[1] Typiques: *Der geistige Widerstand gegen Rom* (Berlin 1938; 2e édition ibid. 1964). – *Die Herkunft der Satorformel*, Heimat und Humanität (Festschrift für Karl Meuli, Basel 1951) 28–54.

quer le général au particulier: le même terme peut désigner des réalités différentes sans que le sujet parlant ou écrivant soit conscient que la similitude d'expression entraîne la confusion. C'est pourquoi l'examen est difficile, aléatoire le résultat. Il n'empêche que la science ne saurait s'y dérober, ne serait-ce que pour vérifier l'efficacité de ses instruments et de la méthode. Notre enquête se borne à l'expression directe de la divinité impériale par l'intermédiaire des termes les moins approximatifs de *divus*, *deus*, et accessoirement de *divinus* et *numen*. Il paraît normal qu'à situations nouvelles correspondent désignations nouvelles, et qu'une modification de la forme signale le changement de fond. Malgré les restrictions apportées ci-dessus, la terminologie et ses variantes restent d'un grand secours. Avant d'entrer dans le vif, il est indispensable de dresser un inventaire des ressources dont disposaient les panégyristes pour qualifier la personne du prince sous l'angle du divin.

La langue latine ne distingue pas foncièrement *divus* et *deus*. La synonymie est attestée[2]. Il appert que dans la poésie *dĕus* et *dīvus* alternent avec la même signification, selon les besoins du mètre. Le reconnaît, tout en rappelant la nuance, Servius, le commentateur de Virgile[3]. La synonymie, voisine de la confusion, n'est pas étrangère non plus à la prose latine, technique ou littéraire. La formule du serment d'Aritium *Iuppiter optimus maximus ac divus Augustus ceterique omnes di immortales* invite à l'assimilation[4]. L'équivoque contamine les Annales de Tacite: les honneurs 'divins' (*honores deum*) sont décernés à Poppée[5]. Il est vrai que la langue poétique a envahi la prose impériale. Certes *divus* s'est spécialisé, et les définitions ne manquent pas[6], mais non systématiquement. La précision est toujours momentanée: Cicéron appelle bien *divi* «les hommes tombés dans le trépas», mais il les compte au nombre des *dei*[7]. En 65 de notre ère, le consul désigné, et adulateur, Anicius Cerialis, propose d'anticiper en élevant un temple au 'divin' Néron, vivant[8]. Comment trouver un critère puisque des empereurs chrétiens,

---

[2] ThLL V 1, 1649 et suiv. [Schwering]. Var. *L. L.* 3 frg. 2 (4). Verg. *Ecl.* 4, 15. 49. Horat. *C.* 1, 35, 2; 3, 5, 2; *Ars* 114. Manil. 1, 803. Sil. 3, 625 (cf. Verg. *Aen.* 9, 642).

[3] *Ad Aen.* 5, 45: *'divum' et 'deorum' indifferenter plerumque ponit poeta, quanquam sit discretio, ut deos perpetuos dicamus, divos ex hominibus factos.*

[4] Dessau ILS 190. E. Mary Smallwood, *Documents illustrating the Principates of Gaius, Claudius and Nero* (Cambridge University Press 1967) no 32. P. Herrmann, *Der römische Kaisereid*, Hypomnemata 20 (Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht 1968) 122 (cf. 17. 45). Cf. Liv. 8, 9, 6: formule de *devotio* (Publius Decius en 340 av. J.-C.); latin archaïque.

[5] Tac. *Ann.* 16, 21, 2 (Editiones Helveticae II p. 159 Fuchs). E. Köstermann, *Cornelius Tacitus, Annalen* IV (Heidelberg, Winter 1968) 379.

[6] Varro *L. L.* 3 frg. 2 (4); 5, 66. Serv. *Aen.* 5, 45. Isid. *Diff.* 1, 168 (p. 50, 7 Beck).

[7] Cic. *Leg.* 2, 22: *nos leto datos divos habento* (⟨*huma*⟩*nos* De Plinval); 55: *maiores eos qui ex hac vita migrassent in deorum numero esse voluissent.* Trad. G. de Plinval, éd. Les Belles Lettres. Quintil. *Inst.* 1, 10, 5: *et sapientem formantes eum, qui sit futurus consummatus undique et, ut dicunt, mortalis quidam deus ...*

[8] Tac. *Ann.* 15, 74, 3 (II 150 Fuchs). Köstermann, commentaire IV 332. Fr. Altheim, *Römische Religionsgeschichte* II (Baden-Baden, Verlag für Kunst u. Wissenschaft 1953) 337. L. Cerfaux–J. Tondriau, *Le culte des souverains dans la civilisation gréco-romaine* (Tournai,

Constantin, Jovien, Théodose, ont reçu, après leur mort, la même marque de consécration?[9]

Deus ne donne guère davantage d'assurance. Il se dit, soit comparaison, soit métaphore, de l'homme exceptionnel: génial[10], généreux, tel César qui, dominant ses victoires, dépasse les plus grands héros et égale la divinité[11]. Cicéron intitule le consul de 57 av. J.-C., P. Cornelius Lentulus Spinther, qui provoqua son retour d'exil, «le père et le dieu de notre vie»[12]. Un discours de Quinte-Curce, dans la bouche d'un député scythe et constituant une critique acerbe d'Alexandre – et indirectement de son émule, l'empereur romain, Caligula (?) – assimile le dieu au bienfaiteur, celui-ci attestant celui-là[13]. L'auréole divine entoure la tête des princes dès le fondateur de la dynastie julienne. Cicéron dénonce déjà le phénomène. Le 4 mars 49 av. J.-C., hésitant encore sur le parti à prendre dans la guerre civile, il écrit à Atticus: «Comme les optimates courent aujourd'hui à la rencontre de César! et, mieux, comme ils s'empressent de se vendre à lui! Quant aux municipes, ils vont à lui comme à un dieu»[14].

A la suite, les exemples connus de Virgile, Ecl. 1, 6 *deus nobis haec otia fecit* (Octavien)[15]; Aen. 9, 641–2 *macte nova virtute, puer: sic itur ad astra / dis genite et geniture deos* (Ascagne, fils d'Enée), qu'imite Stace, Silv. 1, 1, 74 *salve, magnorum proles genitorque deorum* (Domitien); d'Ovide, Fast. 1, 533 (Germanicus et Tibère)[16], jalonnent une tradition, bien antérieure à l'Empire, dont les effluves imprègnent la 'République' de Cicéron. Velleius Paterculus, féal partisan et admirateur de Tibère, apporte un témoignage éloquent: «Par ton bienfait et ta permission, César, ces dieux dont je n'entendais que parler autrefois, je les ai vus ...» Ainsi fait-il parler un chef barbare s'adressant à Tibère et subjugué par sa majesté[17]. Ce sont les

---

Desclée 1957) 353. R. Syme, *Tacitus* (Oxford, Clarendon 1958) 407. M.-L. Paladini, *L'aspetto dell'imperatore-dio*, Contributi dell'Istituto di filologia classica, Sezione di storia antica I (Milano 1963) 50.

[9] Constantin: Dessau ILS 707.

[10] ThLL V 1, 885–889 (Gudeman). Cic. *De or.* 1, 106: *te* (Crassus) *cum in dicendo semper putavi deum ...*

[11] Cic. *Marcell.* 8: *... non ego eum cum summis viris comparo, sed simillimum deo iudico.*

[12] Cic. *P. red. in sen.* 8: *... parens ac deus nostrae vitae.* P. Wuilleumier, éd. Les Belles Lettres 48. Même expression *P. red. ad Quir.* 11. Cicéron se garde de modifier son compliment: il devait l'avoir écrit.

[13] Curt. 7, 8, 26: *si deus es, tribuere mortalibus beneficia debes.* – Adr. Bruhl, *Le souvenir d'Alexandre le Grand et les Romains*, MEFR 47 (1930) 212. Fr. Pfister, *Alexander der Grosse. Die Geschichte seines Ruhms*, Historia 13 (1964) 51. 67.

[14] Cic. *Att.* 8, 16, 1: *municipia vero deum* (*ad* ⟨*eum ut d*⟩*eum* Bayet). Malgré la corruption du texte, la présence de *deum* est certaine, quoique Moricca (Paravia) le rejette. D. R. Shackleton Bailey, *Cicero's Letters to Atticus* IV (Cambridge, University Press 1968) 357–358. – Trad. J. Bayet, Les Belles Lettres t. V (1964) 221.

[15] K. Büchner, RE VIII A 1 (1955) 1181 = *P. Vergilius Maro, Der Dichter der Römer* (Stuttgart, Druckenmüller 1955) 161. O. Seel, *Römertum und Latinität* (Stuttgart, Klett 1964) 398.

[16] Fr. Bömer, *P. Ovidius Naso, Die Fasten* II (Heidelberg, Winter 1958) 60.

[17] Vell. 2, 107, 2: *beneficio ac permissu tuo, Caesar, quos ante audiebam, hodie vidi deos.*

accents que contient l'hymne ithyphallique à Démétrius Poliorcète[18]. S'ils ne sont pas expressément nommés 'dieux', l'accès n'est pas barré à la cause vaincue: Manilius réserve une place à Pompée et à Cicéron pour leurs exploits militaire et oratoire, non loin d'Auguste! *Illa deis sedes: haec illis proxima divum / qui virtute sua similes vestigia tangunt*[19].

On ne voit pas comment particulariser, exclure, ni enchérir et, à cette perspective, l'expression de la divinité impériale, toute faite, est devenue banale, au point qu'il faut croire qu'elle a été régénérée afin de répondre aux sentiments qui la dictent. Banale certes, mais non indifférente, car elle s'individualise, le monarque l'accaparant. Elle regagne du caractère.

Le premier palier est le Panégyrique de Trajan par Pline le Jeune. Les rapports entre le divin et l'humain y sont délicatement dosés et évalués. Pline se rend compte que ce n'est point magnifier le prince que d'exalter ce qui le met à part. Il a le tact de suggérer que l'*humanitas* de Trajan appelle autant (si ce n'est plus) l'éloge que sa *divinitas* qui l'excepte de la commune mesure et, somme toute, diminue son mérite[20]. Le Panégyrique de Trajan, en effet, pose en principe la transcendance de la divinité suprême. Un prince vertueux et respectable (*castus et sanctus*) est un don du ciel: il ressemble tout à fait aux dieux[21]. Ce n'est pas une puissance fatale occulte, mais Jupiter lui-même qui l'a trouvé «au vu et au su de tous»[22]. *Deus*, *divus*, *numen*, *genius* sont distincts, *numen* désignant une manifestation d'une activité quelconque, saisie sur le vif, et entourée d'une crainte révérencielle[23]; *genius*, le 'démon personnel'[24] qui accompagne chaque individu du berceau à la tombe, naît et meurt avec lui. Le Génie représente un double spirituel de l'homme.

---

[18] Duris *Hist.* 22 ap. Athen. 6, 253 D-F = Jacoby FGrHist 76 F 13 (30): *ἄλλοι μὲν ἢ μακρὰν γὰρ ἀπέχουσιν θεοὶ / ἢ οὐκ ἔχουσιν ὦτα / ἢ οὐκ εἰσὶν ἢ οὐ προσέχουσιν ἡμῖν οὐδὲ ἕν, / σὲ δὲ παρόνθ' ὁρῶμεν*. L. Ross Taylor, *The Divinity of the Roman Emperor*, Philological Monographs, American Philol. Association 1 (Middletown, Conn. 1931) 28. Fr. Taeger, *Charisma* I (Stuttgart, Kohlhammer 1957) 27 et suiv. V. Ehrenberg, *Athenischer Hymnus auf Demetrios Poliorketes*, Antike 7 (1931) 279–297 = *Polis und Imperium* (Zürich, Artemis 1965) 503–519. Ed. Des Places, *L'homme devant Dieu*, Mélanges Henri de Lubac (Paris, Aubier 1963) 46.

[19] Manil. 1, 793–4. 803–4. P. Boyancé, *Etudes sur le Songe de Scipion*, Bibliothèque des Universités du Midi 20 (Bordeaux/Paris 1936) 134–5.

[20] Plin. *Pan.* 2, 7: *divinitatem principis nostri an humanitatem ... celebrare universi solemus?* Cf. Val. Max. praef. 1.

[21] 1, 1; 1, 3: *munus deorum*; *dis simillimus princeps.* 1, 4: *principem nostrum ... divinitus constitutum.*

[22] 1, 5: *non enim occulta potestate fatorum, sed ab Iove ipso coram ac palam repertus, electus est.* Noter *repertus*: trouvé après recherche. Cf. 10, 4. M. Durry, *Panégyrique de Trajan* (Paris, Les Belles Lettres 1938) 85 et éd. (ibid. 1947).

[23] 1, 4; 2, 3. Fr. Altheim, *Altitalische und altrömische Gottesvorstellung*, Klio 30 (1937) 46–48. *Römische Religionsgeschichte* I (Göschen 1035; Berlin, De Gruyter 1956) 59. J. Beaujeu, *La religion romaine à l'apogée de l'Empire I: La politique religieuse des Antonins* (Paris, Les Belles Lettres 1955) 41. 69. 71. Huguette Fugier, *Recherches sur l'expression du sacré dans la langue latine* (Publications de la Faculté des lettres de Strasbourg 146, 1963) 424.

[24] Dio Prus. *Or.* 3 *Περὶ βασιλείας* (prononcé devant Trajan) 5: *πῶς οὐκ ἂν εἴποι τις τοῦδε τοῦ ἀνδρὸς ἀγαθὸν εἶναι τὸν δαίμονα;* Cf. 57. J. Bayet, *Histoire politique et psychologique de la religion romaine*[2] (Paris, Payot 1969) 65.

Partant, il est la quintessence du prince vivant, à quoi vont les hommages de piété[25]. Le serment de la *Lex Salpensana* reproduit l'orthodoxie officielle et discrimine scrupuleusement dieux, *divi* (empereurs morts divinisés), *genius* de l'empereur régnant, Domitien[26]. La filiation divine Nerva-Trajan s'établit non par la nature, mais par l'adoption, succédané. Seul Nerva, père adoptif, est divinisé. Trajan père, défunt, doit se contenter d'une place modeste dans les parages du céleste séjour[27]. Le Panégyrique offre une hiérarchie érudite et pondérée des valeurs dans le culte du souverain.

Les Panégyriques II (10) et III (11), respectivement de 289 et 291, même destinateur, Mamertin, et même destinataire, Maximien Auguste, le collègue de Dioclétien à la Tétrarchie, peuvent se prendre ensemble. Le premier est prononcé lors de l'anniversaire de la fondation de Rome; il comporte nécessairement l'éloge des empereurs; le second, de deux ans postérieur, à l'occasion de l'anniversaire du jour de naissance de Maximien[28]. Le ton a monté, l'échelle des valeurs est plus délicate à étalonner. L'empereur est *sacratissimus*, 'sanctifié'[29]. Sa 'majesté', soit sa supériorité, abstraction personnifiée, le situe au-dessus du vulgaire[30]. L'appel à l'empire émane du *numen* de Dioclétien[31]. L'homme s'efface derrière son 'double', dont il manifeste la puissance. Les pieux hommages adressés à celui-ci confirment la célébration du jour anniversaire[32]. Depuis longtemps *divinus* se dit de l'empereur et de ce qui le touche[33]. Mais paradoxalement la qualification évoquant les origines

---

[25] Le grand problème: *deus, divus, numen, genius* sont parfois confondus. v. M. Durry, *Panégyrique* 86 et commentaire. D. M. Pippidi, *L'hommage au numen de l'empereur vivant*, REL 8 (1930) 136–137. *Recherches sur le culte impérial* (Institut roumain d'études latines 2, Paris/Bucarest 1939) 9–46. *Studii de istorie a religiilor antice* (Bucaresti, Editure Stiinţifică 1969) 159. 165–177. 195. L. Ross Taylor, *The Divinity* ... 47–50. 60. 191.

[26] Dessau ILS 1088, 30. A. D'Ors, *Epigrafía Jurídica de la España Romana* (Publicaciones del Instituto Nacional de estudios juridicos, Serie 5a C, Madrid 1953) 281–309, spéc. 292. M. McCrum & A. G. Woodhead, *Select Documents of the Principates of the Flavian Emperors A. D. 68–96* n° 453: *per Iovem et divom Augustum et divom Claudium ... et divom Titum Augustum et genium imperatoris Caesaris Domitiani Augusti deosque Penates.* – Fr. Bömer, *Der Eid beim Genius des Kaisers*, Athenaeum 44 (1966) 125.

[27] 89, 2: *sed et tu, pater Traiane (nam tu quoque si non sidera, proximam tamen sideribus obtines sedem).* M. Durry, *Sur Trajan père* dans *Les empereurs romains d'Espagne* (Paris, Centre National de la Recherche Scientifique 1965) 45–54. RE Suppl. 10 (1965) 1032–1035 Nr. 1 (Witt. Gross).

[28] J'adopte l'interprétation de E. Wistrand, *A Note on the Geminus Natalis of Emperor Maximian*, Eranos 62 (1964) 131 et suiv., plus conforme au thème du panégyrique. Autrement: W. Seston, *Dioclétien et la Tétrarchie*, Bibliothèque des Ecoles françaises d'Athènes et de Rome 162 (Paris, De Boccard 1946) 223; *Jovius et Herculius ou l'«épiphanie» des Tétrarques*, Historia 1 (1950) 265 et suiv. Ed. Galletier, éd. t. I 9–11.

[29] II 1, 1; 5; 8, 6; 13, 5. III 1, 1; 2, 3; 3, 8; 5, 1. Le matériel du Thesaurus permettra peut-être de trouver une meilleure équivalence que le banal 'très saint'.

[30] III 1, 1; 15, 1.

[31] II 3, 1. La traduction de Galletier, éd. t. I 26: «par la divinité de Dioclétien» esquive une nuance, ou, il faut attribuer plusieurs sens à «divinité», et les préciser. Cf. p. 50 à III 1,2 et 53 à 3,8: «les dieux».

[32] III 1, 2: *apud tanti praesentiam numinis*; 2, 3.

[33] ThLL V 1, 1623, 34–71.

du qualifié, elle souligne plus la dépendance que l'identité[34]. Les empereurs ont une ascendance divine, 'issus des dieux'. Néanmoins le panégyriste refroidit l'enthousiasme: la filiation est à comprendre au sens figuré, à partir des noms 'Jovien' et 'Herculien' que se donnent Dioclétien et Maximien, et par l'apparentage des vertus correspondant à celles de leurs patrons. Finalement c'est rehausser le mérite de l'homme, au point que Dioclétien l'emporte sur Jupiter en promptitude, quand il passe de l'état de paix à l'état de guerre[35].

A certains moments l'assimilation paraît chose faite, et la divinité des deux princes n'a rien à envier à celle de leurs modèles. Quand Dioclétien et Maximien descendent en Italie, les populations, délirantes de joie, rendent grâces aux 'dieux immortels' par des hymnes de louanges et de reconnaissance: «On invoquait de près un Jupiter, non point celui de la croyance traditionnelle, mais un Jupiter visible et présent; on adorait un Hercule, non étranger, mais empereur»[36].

L'égalisation n'est cependant pas consommée. L'idée d'une divinité transcendante persiste. Une puissance divine suscite l'activité inlassable des empereurs[37]. Ils sont les rouages de l'immense machinerie de l'univers, auxquels le mouvement perpétuel, inhérent à la divinité, communique son impulsion: «Tout ce qui est immortel ignore l'immobilité et c'est par le mouvement perpétuel que se maintient l'éternité»[38]. Echo de la théorie platonicienne que relaie le *Songe de Scipion*[39]. L'orateur ne plane pas dans les hauteurs métaphysiques. Courtisan il se sert de la théorie pour tourner un compliment d'intellectuel. Il veut dire que les empereurs participent à l'immortalité par le mouvement que constitue leur activité professionnelle. Ils n'en sont pas moins actionnés, et bénéficiaires des bienfaits de la Divinité[40]. Dieu est l''auteur de Dioclétien'[41]. Le prince est un subordonné.

Le IVe Panégyrique est d'un anonyme. Prononcé le 1er mars 297, il célèbre Constance Chlore, revenu victorieux de l'expédition de Bretagne. Constance est

---

[34] II 8, 2 (de l'empereur); 10, 1: *divinae profecto fiduciae* (l'adverbe suggère la comparaison); 14, 1: *divinam immortalemque progeniem.* Or cet 'enfant divin et immortel' n'est autre que Maxence, fils de Maximien et d'Eutropie, le futur beau-frère et rival de Constantin!

[35] III 2, 4. II 6, 4: *bona venia dixerim, ne Iuppiter quidem ipse tanta celeritate faciem caeli sui variat quam facile tu, imperator, togam praetextam sumpto thorace mutasti ...*

[36] III (11) 10, 5: ... *dis immortalibus laudes gratesque cantari, non opinione traditus* («on invoquait de près Jupiter, non point celui que la légende a transmis» Galletier), *sed conspicuus et praesens Iuppiter cominus invocari, non advena, sed imperator Hercules adorari.* Par l'article indéfini nous pensons observer la nuance.

[37] 2, 4: ... *virtutibus approbatis, quarum infatigabiles motus et impetus ipsa vis divinitatis exercet ...*

[38] 3, 2: *quidquid immortale est, stare nescit sempiternoque motu se servat aeternitas.* Trad. Galletier.

[39] Plat. *Phaedr.* 245 D. Cic. *Rep.* 6, 27; *Tusc.* 1, 66. Senec. *Helv.* 6. P. Boyancé, *Etudes* ... 128; Actes du Congrès de l'Association Guillaume Budé, Lyon (8–13 Septembre 1958) (Paris, Les Belles Lettres) 279; *Sur l'exégèse hellénistique du «Phèdre»*, Miscellanea di studi alessandrini in memoria di Augusto Rostagni (Torino, Bottega d'Erasmo 1963) 49.

[40] 7, 3.

[41] 3, 4: *ille ... Diocletiani auctor deus ...*

'césar', choisi pour fils par Maximien qui l'avait adopté le 1er mars 293. La fondation de la Tétrarchie rentre dans le système du monde, car elle introduit une ère de reconductions, donc d'éternité, comme le mois de mars inaugure la résurrection de la nature[42]. Le terme de *divinus*, concernant les tétrarques, se multiplie[43]. Laudatif il exprime le caractère divin, l'origine divine des vertus impériales. L'activité surhumaine du souverain est attribuée au *numen* de l'individu[44]. La *felicitas*, chance, bonheur imparti comme une grâce, hors mérite, joue un grand rôle[45]. 'Divinité' se rapproche plus d'une qualification que d'une identification, et prince n'est pas désigné par *deus*, même métaphoriquement.

Le Panégyrique V (9), discours du rhéteur Eumène pour la restauration des écoles d'Autun, tenu au printemps 298 devant le gouverneur de la Gaule Lyonnaise, fonctionnaire équestre, un 'perfectissime', n'apporte aucun élément nouveau, sauf l'aspect: il montre comment on parle des empereurs en leur absence. L'adjectif *divinus* met au superlatif toutes les qualités qui les concernent[46]. Le VIe (7), du 31 mars 307, est un épithalame: Constantin épouse Fausta, fille de Maximien et d'Eutropie. Maximien, qui avait abdiqué le 1er mai 305, conjointement avec Dioclétien, était sorti de la retraite forcée pour se faire reconnaître Auguste, au prix de ce mariage[47]. Rien n'a altéré la 'majesté', la 'sainteté', l''éternité' impériales, même les épreuves peu glorieuses de Maximien. Son jugement est 'divin' dans le choix de son gendre, déjà fils par la hiérarchie institutionnelle, petit-fils par l'adoption[48]. L'accession au trône apparaît comme une promotion à la 'divinité', métonymie d'empire[49]. L'immortalité ne consiste pas seulement dans la divinisation en soi, mais dans le fait d'avoir un successeur, image du père, au pouvoir suprême. C'est la conception de la Rome classique, interprétation que nous proposons pour: *haec est tua praeter omnes divos propria immortalitas quam videmus: filius similis adspectu, similis animo, par imperii potestate.* Le rhéteur invoque Constance Chlore qui, du haut du ciel où l'a porté l'apothéose, contemple la réussite de son fils Constantin, admis à la possession de l'empire et à l'alliance de Maximien[50]. Il y a autant descente de la divinité sur la terre qu'ascension du prince au ciel. Le *numen* terrestre n'intervient pas.

---

[42] 3, 1–2; 4, 2.

[43] IV (8) 1, 5; 2, 2; 6, 2; 7, 2; 8, 1 etc.

[44] 4, 2.

[45] 14, 1; 15, 1; 18, 2.

[46] V (9) 4, 1 (*providentia*); 6, 4 (*mens*); 8, 2 (*intelligentia*); 15, 5 (*benignitas*) etc.

[47] Stein-Palanque, *Hist. du Bas-Empire* 84.

[48] VI (7) 3, 3: *O divinum tuum, Maximiane, iudicium qui hunc tibi iure adoptionis nepotem, maiestatis ordine filium etiam generum esse voluisti.*

[49] 3, 2: *sed profecto sicut tuo, Constantine, socero ante est conciliata divinitas quam ab eo pignus ipsi carissimum postulares ...*

[50] 14, 5. Galletier traduit non sans équivoque: «l'immortalité que tu possèdes en propre à l'exclusion de tous les dieux, la voici: nous l'avons sous les yeux en la personne d'un fils qui rappelle ton aspect, te ressemble par l'âme et qui est ton égal par la puissance impériale.» Les *divi* ne sauraient être que les empereurs morts divinisés. Cf. ThLL V 1, 1655, 35.

La pièce VII (6), panégyrique de Constantin, auteur anonyme, prononcé en juillet-août 310, appartient encore à la période préchrétienne de Constantin. Forme et fond sont païens et reflètent la théologie ordinaire. Le vocabulaire ne varie guère: *sacratissimus*, *maiestas*, *felicitas*, *numen* exaltent l'homme supérieur. La divinité transcendante est supposée, non implorée. Ci et là affleure la philosophie politique dans laquelle plongent les racines du principat. Les accents ont quelque chose de cicéronien. Ils rappellent l'éloge des grands hommes de la République, d'un Pompée[51]. Dioclétien, «cet homme divin qui a le premier partagé l'empire et l'a déposé»[52] est le sage qui vit dans la retraite. Constantin représente «le ferme, l'éternel gardien de la République», terminologie augustéenne[53]. «C'est un prodige magnifique qu'un jeune empereur, en qui la vaillance arrivée déjà à son plus haut point, croît encore néanmoins»[54]. Au total, la 'divinité' de Constantin repose sur les valeurs que la tradition classique a établies.

Le discours VIII (5), remerciement à Constantin, de 312, «suite naturelle»[55] du précédent, ne trahit pas davantage une évolution. Les symptômes de 'divinité' impériale restent les mêmes: vertus 'divines' par leur origine. Le rôle providentiel de la personne humaine est attribué au *numen*[56], la transcendance, à une 'intelligence divine' qui gouverne l'univers[57]. Quoique le moment critique approche, l'ambiance est païenne.

Pour qui suit la filière un changement sensible s'amorce avec le Panégyrique IX (12) de 313. L'auteur anonyme n'a pas rompu avec le paganisme, mais il s'exprime en spiritualiste capable de concevoir une religion épurée et professe un monothéisme de bon aloi, issu de la culture philosophique. Si *des* dieux apparaissent, ce sont des divinités inférieures, soumises à un Etre suprême dont elles sont les agents, et qui leur délègue des fonctions subalternes[58]. Constantin agit sous l'impulsion d'un dieu; il obéit, ou il est inspiré: «Quel dieu, quelle puissance

---

[51] Cic. *Imp. Pomp.* 33. 36 (*divina virtus*).

[52] *Pan.* VII (6) 15, 4: *at enim divinum illum virum, qui primus imperium et participavit et posuit* ... Cf. J.-M. André, *L'otium dans la vie morale et intellectuelle romaine* (Paris, PUF 1966) 302 et suiv. 537.

[53] 16, 6: *hic firmus, hic aeternus est rei publicae custos.* Cf. Cic. *Rep.* 1, 61, citation d'Ennius parlant de Romulus; Horat. *C.* 4, 5, 1; 15, 17. J. Béranger, *Recherches sur l'aspect idéologique du principat*, Schweizerische Beiträge zur Altertumswissenschaft 6 (Basel, Reinhardt 1953) 183–184.

[54] 17, 1: *pulchrum ... et caeleste miraculum imperator adulescens, in quo illa quae iam summa est fortitudo adhuc tamen crescit.* Trad. Galletier. De Pompée: Cic. *Imp. Pomp.* 49: *hoc tantum boni, quod vobis ab deis immortalibus oblatum et datum est.*

[55] Galletier, éd. 77.

[56] VIII (5) 9, 1: *sponte nos ad numinis tui aditum vocare, sponte affari ... interrogare dignatus es.*

[57] 10, 2: *divina illa mens, quae totum mundum hunc gubernat.*

[58] IX (12) 2, 5: *habes profecto aliquod cum illa mente divina ... secretum, quae delegata nostri diis minoribus cura uni se tibi dignatur ostendere.* J. Straub, *Vom Herrscherideal* ... 99. A. Alföldi, *The Conversion of Constantine* 70–71; 132 n. 24. J. Vogt, *Constantin der Grosse und sein Jahrhundert* (München, Bruckmann 1949) 167. Fr. Altheim, *Aus Spätantike und Christentum* (Tübingen, Niemeyer 1951) 47; *Röm. Religionsgeschichte*[2] II (Göschen 1052; Berlin, De Gruyter 1956) 131. 144.

si favorable ... t'a donc poussé ...?[59]; «frappé d'une inspiration divine ... tu fis passer ...»[60], expression similaire à celle de l'Arc de triomphe[61].

L'emploi de *divinus* est caractéristique. Ce n'est plus avant tout l'épithète banale, emphatique de la langue courtisane. Certes l'ambiguïté gêne souvent la compréhension. La *divina virtus* qui assura la victoire du Pont Milvius est-elle une vertu personnelle, semblable à celle des dieux, ou la bravoure que ceux-ci ont instillé en Constantin?[62] Dans la péroraison, la descendance 'divine', forcément Crispus, ne peut que se rapporter à l'empereur, homme[63]. Mais ailleurs l'adjectif a sa pleine acception, évoquant la qualité transcendante d'essence divine. Ainsi, opposé à son adversaire dans une série d'antithèses, Constantin écoutait les 'préceptes divins'; Maxence, les maléfices de la superstition[64]. 'L'esprit divin' a ravi au criminel sa raison et l'a poussé à la décision qui allait causer sa perte[65]. Or 'l'esprit divin' désigne le souverain créateur du monde, le *summus rerum sator* de la prière finale[66].

Admis la transcendance divine, le monothéisme déclaré, cela ne résout pas toutes les difficultés. Qui, quel est le dieu auquel Constantin obéit? Un retour au panthéisme favorise l'adulation: l'orateur dénonce la manifestation divine en l'homme. La divinité ce peut-être sa 'propre prévoyance'[67]; l'inspiration peut provenir de soi, identifiée avec la voix de Dieu. Le mouvement perpétuel caractérisant la divinité, Constantin, infatigable, en est l'incarnation[68]. Nous reconnaissons l'argumentation, legs du passé[69]. Le résultat est que de nouveau les frontières entre le divin et l'humain s'estompent. Cela ne signifie pas un abandon des positions du monothéisme. Le panégyriste concilie la transcendance divine et les louanges dues aux exploits humains et, pour flatter, il admet que le prince agit «par une inspiration divine, c'est-à-dire de sa propre inspiration»[70], en clair: de son propre chef.

Que devient alors le *numen*? donne-t-il quelque indice? Il n'apparaît qu'une fois, et au cours d'un procédé de style, une comparaison dont le premier membre est «le dieu, créateur et maître du monde», le second, le *numen* individuel qui dicte un acte de Constantin[71]. L'intention du panégyriste est claire. Le langage religieux lui fournit des armes rhétoriques.

---

[59] 2, 4: *quisnam te deus, quae tam praesens hortata est maiestas ...?*

[60] 11, 4: *divino monitus instinctu ...* [61] Dessau ILS 694: *instinctu divinitatis.*

[62] IX (12) 10, 3: *in quae nos fata proieceras, nisi te divina virtus tua vindicasset?*

[63] 26, 5: *quamvis ... iam divina suboles tua ad rei publicae vota successerit.*

[64] 4, 4: *te divina praecepta, illum superstitiosa maleficia* (*sequebatur*).

[65] 16, 2: *sed divina mens ... nefario homini* (*eripuit*) *consilium.* Dans l'inscription de l'Arc de triomphe *mens* (*mentis magnitudine*) s'oppose à *instinctu divinitatis* et désigne l'intelligence de Constantin.

[66] 26, 1: *summe rerum sator ... sive tute quaedam vis mensque divina es.* Cf. Boeth. *Consol.* 3, 9 b 2. A. Alföldi, *The Conversion* ... 132 n. 24.

[67] 4, 2: *suaque enim cuique prudentia deus est.* Thème rebattu. Verg. *Aen.* 9, 185.

[68] 22, 1–2. [69] Supra p. 247. Infra p. 253. [70] 4, 5: ... *divino consilio ... hoc est tuo.* Cf. VI 3, 3.

[71] IX (12) 13, 2: *ut deus ille mundi creator et dominus ... eodem fulmine suo nunc tristes, nunc laetos nuntios mittit, ita eadem sub numine tuo tela inimicos aut supplices tuos pernicie aut conservatione discernunt.*

Le Panégyrique X (4), éloge de Constantin par Nazaire[72], a dû être prononcé le 1er mars 321[73], cinquième anniversaire (*quinquennalia*) de l'élévation au 'césariat' de Crispus et de Constantin le Jeune. L'empire chrétien, la dynastie constantinienne sont fondés. L'orateur sait à qui il s'adresse et il n'y a pas de précautions spéciales à prendre pour observer une prudente neutralité. Traditionnellement le régime garantit une ère de félicité, quelle que soit sa provenance. Plus que jamais l'empereur est le «favori du ciel»[74]. Moins que jamais aussi l'existence et l'efficacité de la divinité transcendante ne sont mises en doute. Mais l'expression est abstraite et vague. *Deus* désigne-t-il Dieu, le dieu, un dieu, voire les dieux (collectif)? il est difficile de trancher sans parti pris. Le *rerum arbiter deus*, arbitre du monde qui «nous regarde du haut du ciel»[76] se rattache évidemment au monothéisme. Or en s'insinuant dans les replis des âmes dont il provoque les impulsions, il revêt des formes proches du panthéisme. L'adverbe *divinitus*, de bonne souche païenne[77], évoque principalement l'action de la divinité. A elle Constantin doit ses victoires[78]. *Divinus* concerne deux fois la divinité transcendante[79], trois fois l'empereur même, de telle manière cependant que la qualité divine apparaît comme un reflet de la divinité suprême, foyer de lumière[80]. Quant au seul *numen* mentionné, il concerne non l'homme, mais la divinité[81]. Les seuls dieux païens cités, Mars et Hercule, n'ont pas plus de valeur que les métaphores empruntées à la mythologie[82].

Même si l'auteur ne la partage pas, rien ne heurte de front la croyance du prince. Le déisme du paganisme évolué amène de plain pied au monothéisme chrétien, et le vocabulaire religieux traditionnel ne choque ni les oreilles ni les cœurs. Chacun y met le sens qui lui convient. Constantin aussi s'est servi de la langue commune non compromettante pour exprimer sa conviction[83]. On ne saurait attendre du panégyriste d'être plus royaliste que le roi.

---

[72] Fr. Altheim, *Konstantins Triumph von 312*, ZRGG 9 (1957) 228. R. Etienne, *Bordeaux antique* (Bordeaux 1962) 250. 258.

[73] Galletier, éd. 149.

[74] Galletier, éd. 157.

[75] X (4) 7, 3. 4; 28, 1.

[76] 7, 3–4.

[77] Cic. *Verr.* 4, 69; *De or.* 1, 26. 202; *Sull.* 43. Verg. *G.* 1, 415.

[78] X (4) 12, 1; 14, 1. 5. Dans ces trois passages Galletier traduit *divinitus* par «les dieux». A notre avis, il faut maintenir l'ambiguïté.

[79] 15, 2: *iudicia divina* («approbation du ciel» Galletier); 17, 1: *divino instinctu* (inspiration divine); v. l'inscription de l'Arc de triomphe: *instinctu divinitatis.*

[80] 29, 5: bataille du Pont Milvius: *fulget nobilis galea et corusca luce gemmarum divinum verticem monstrat.* 32, 1: ... *videor divinam gloriam tuam significaturus.* 34, 2: *magna seu potius divina laudatio.*

[81] 7, 3: *spectat ... nos ex alto rerum arbiter deus ... nec fieri potest ut, cum spiritum, quem ducimus, cum tot commoda, quibus alimur, divinum nobis numen impertiat ...*

[82] Mars: 7, 1; 30, 4 (= dieu de la guerre). Hercule: 16, 6 (récit mythologique); 36, 2 (rois de Sparte = les Héraclides).

[83] v. les textes collectionnés et commentés par H. Dörries, *Das Selbstzeugnis Kaiser Konstantins*, Abh. Akad. d. Wiss. in Göttingen, Phil.-hist. Kl. 3. Folge Nr. 34 (Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht 1954).

Le Discours de remerciement de Claudius Mamertin à Julien pour son consulat, le Panégyrique XI (3), prononcé le 1er janvier 362 à Constantinople[84], appartient à la réaction païenne. Le neveu de Constantin, Julien l'Apostat, était un païen militant. Qui voulait plaire au maître, assez susceptible, devait s'adapter, ménager. L'orateur manifestait également sa reconnaissance. On a raison de voir en lui un païen[85], car l'empereur, alors sectaire, n'aurait pas honoré du consulat un chrétien. L'expression du paganisme émane du fonds légué par le passé; la terminologie est abstraite, neutre, imprécise, peut-être plus affective: le sentiment revalorise la notion banale. *Sanctus* revient maintes fois[86], exclamatif. L'effet produit est l'impression de vague. Un dieu suprême «règle les choses divines et humaines»[87]. Leur relation réciproque est mal définie. Un passage dont le texte est corrompu, faute de clarté, ne permet pas de distinguer si la divinité est inhérente à Julien ou, au contraire, si elle le transcende[88]. Le *numen* fait une brève apparition, sans que l'on puisse délimiter sa sphère d'appartenance[89]. On ne perçoit dans les paroles de Mamertin aucun slogan percutant de propagande. Il faut se rappeler que les deux représentants du paganisme relancé ne parlent pas la même langue. La latinité du panégyriste et l'hellénisme de Julien ne se recouvrent pas exactement. Il y avait concours de religiosité, non homogénéité de doctrine. Les mots ne reflètent pas l'unanimité d'opinion.

Le dernier de la série, le terme de cette enquête, est le Panégyrique XII (2) de Théodose par le Gaulois Latinius Pacatus Drepanius, l'ami d'Ausone, qui fut proconsul d'Afrique en 390, poste de confiance. L'orateur parle à Rome, juin-septembre 389, au Sénat, non sans émotion[90], et célèbre les louanges du nouvel empereur, selon le mode conventionnel. L'Espagnol Théodose est le premier prince à avoir renoncé au titre de *pontifex maximus*. Le 27 février 380 il avait décrété le catholicisme obligatoire[91]. Depuis neuf ans le christianisme était non seulement religion offi-

---

[84] H. Gutzwiller, *Die Neujahrsrede des Konsuls Claudius Mamertinus vor dem Kaiser Julian*, Basler Beiträge zur Geschichtswissenschaft 10 (Basel, Helbing & Lichtenhahn 1942) 17. Galletier, éd. t. III 6.

[85] Gutzwiller 23–24. Galletier 5.

[86] XI (3) 3, 2 (*sanctam conscientiam*); 4, 5 (*sancti principis mores*); 7, 2; 28, 4; 32, 1 (*sancta divinitas*); 12, 2; 18, 3 (*sanctissimus imperator*).

[87] 28, 5: ... *deum, qui dicione perpetua divina atque humana moderatur.*

[88] 28, 4. Gutzwiller interprète et établit: *dignatis osculo et oris illius divini adfatibus consecratis dexteram dedit.* «Darauf würdigte er uns eines Kusses und gab uns, die wir durch die Anrede aus seinem göttlichen Munde geheiligt waren, die Rechte ...» Galletier: *dignatus osculo oris illius divinis affatibus consecrati dexteram dedit.* «Il daigna nous donner un baiser de cette bouche sanctifiée par ses entretiens avec la divinité et nous tendit la main.» La version de Gutzwiller est plus fidèle au cérémonial byzantin.

[89] 3, 2: *testor immortalem deum, testor ad vicem numinis mihi sanctam conscientiam meam.*

[90] Galletier, éd. t. III 48–63. Stein-Palanque, *Hist. du Bas-Empire* 53. R. Etienne, *Bordeaux antique* 250. 258–259. Fr. Paschoud, *Roma Aeterna*, Bibliotheca Helvetica Romana 7 (Institut suisse de Rome 1967) 69.

[91] *Cod. Theod.* 16, 1, 2. A. Piganiol, *L'Empire chrétien* (Coll. Glotz; Paris, PUF 1947) 216. J. Gaudemet, *L'Eglise dans l'Empire romain (IVe–Ve siècles)* (Paris, Sirey 1958) 8. 13. 431. 616. *Institutions de l'Antiquité* (ibid. 1967) 691.

cielle, mais religion imposée. Situation clarifiée désormais et qui n'exigeait plus des contorsions de souplesse de qui voulait ménager les deux camps! Comment réagit le panégyriste maintenant? Il est héritier, pis, prisonnier d'une tradition. Genre littéraire, milieu, public commandent en tyrans. Au rhéteur d'adapter le fond à la forme. Les rites, le cérémonial qui entourent la personne du souverain contribuent à lui donner une figure surhumaine. Certes les hommages, la dévotion vont au représentant de Dieu ici-bas, mais la dissociation entre le Créateur et la créature se fait mal. Compte tenu de ces conditions, le moule antique n'exclut pas la nuance chrétienne[92].

La transcendance de la divinité n'est pas affirmée ou supposée. Dieu, du faîte de sa grandeur, communique avec l'homme; il s'associe à lui[93]; il «participe» à la majesté impériale[94]. Cette conception simpliste résulte de l'interprétation superficielle du rôle du Christ médiateur. Ainsi s'explique la fonction de la divinité au service de l'homme[95]. L'emploi de *divinus* n'a rien de surprenant ni d'incompatible avec le christianisme vu de l'extérieur. Le père défunt de Théodose est *divinus*[96], comme les grands citoyens de la République romaine, Scipion et autres, qu'exalte Cicéron. L'usage de cet adjectif en tout ce qui touche l'empereur et sa famille remonte à la fin du 1er siècle. Le Panégyrique ne présente du reste qu'un cas innocent[97]. Ailleurs il qualifie ce qui relève du divin[98].L'argument ressassé du mouvement perpétuel, nature de la divinité et de l'éternité, revient à la charge[99]. *Numen* ne désigne que la volonté divine[100].

Ainsi le Panégyrique n'avance rien qui vexât la religion établie. Les termes païens se noient dans les généralités admises de part et d'autre. Passe-partout ils concouraient à la démonstration d'un Dieu, maître du monde, inspirant les actes impériaux. Le ménagement, côté païen, décèle l'influence croissante du christianisme.

Les Panégyriques Latins présentent une continuité, une uniformité indéniables de fond et de forme. Le genre littéraire possédait son sujet, son cadre, ses moyens et sa méthode appropriés. Un renouvellement était impossible sans toucher à la culture même; personne ne le demandait. La souplesse du vocabulaire païen favorisant l'extension, la restriction, la synonymie, la métaphore permettait

[92] Nous sommes plus positif que R. Etienne, *Bordeaux antique* 281.

[93] XII (2) 6, 4: *tibi istud soli pateat, imperator, cum deo consorte secretum.*

[94] 18, 4: ... *illi maiestatis tuae participi deo.*

[95] 18,4: ... *sic tibi aliqua vis divina subservit.* Galletier éd. 116 incline vers le paganisme. Cf. 30, 1: *tandem in nos oculos deus retulit et bonis orientis intentus ad mala nostra respexit.*

[96] 8, 3; 16, 5. Le comte Théodose ne saurait avoir été promu *divus*. Cas de Trajan père dans le *Panégyrique* de Pline, supra p. 246.

[97] 47, 3: «Tu honoras aussi de tes visites divines (*divinis vestigiis*) des demeures privées.» Trad. Galletier.

[98] 6, 3 (*divinus animus*); 30, 2 (*sine divino numine*); 39, 4 (*divini favoris operam res Romana poscebat*). 5 (*qui se divina mortalibus dedignantur fateri*).

[99] 10, 1: *gaudent profecto perpetuo divina motu et iugi agitatione se vegetat aeternitas.* Supra p. 247. 253.

[100] 30, 2: *an ego sine divino numine factum putem, ut ...*

l'adaptation constante. L'approximation facilitait les rencontres et les retraites sans compromissions. Le problème commun était de concilier le mérite personnel qui exhaussait l'homme à un plan supérieur et la volonté divine qui le ravalait comme instrument de la Providence. Une transfusion des qualités devenait inévitable, inévitable, la confusion des causes et des origines.

Du Panégyrique de Trajan au Panégyrique de Théodose, sur trois siècles, les notions païennes ont évolué au profit d'un monothéisme conciliateur sous des dénominations différentes, empruntées au fonds ancien, fourbies aux artifices rhétoriques qui, loin d'effaroucher, charmaient l'auditeur cultivé, dont l'empereur chrétien rassuré, car il savait que le minerai païen détenait des parcelles de la Vérité.